

## UN AMOUR DE CHAT

Un jour de plus et j'aurais découvert au printemps ton petit cadavre derrière des cartons ou des planches. Comment et quand avais-tu pénétré dans le débarras adjacent à la cuisine d'été que j'ouvre rarement pendant la saison froide ? Qu'étais-je allée y chercher ce matin quand, minuscule chat famélique, tu t'es projeté d'un bond inouï dans ma direction ? Tu as atterri, poil hérissé planté sur les os, directement entre mes pieds. Tu n'as *même pas peur eu de moi, petit sauvage*, tu jouais ton va-tout. Je n'osai pas te toucher, avais-tu deux mois ? Un sentiment de pitié mêlée d'affolement m'a traversée, je t'ai doucement écarté de mes jambes en te promettant de revenir tout de suite et j'ai couru chercher deux gouttes de lait que j'ai diluées dans de l'eau. Tu t'es précipité sur la soucoupe, furieusement. Pendant que tu t'abreuvais, je suis retournée à la cuisine pour explorer mes ressources. Une boîte de miettes de thon, pourquoi pas ?

J'hésite. Je pense aux déportés qui sont morts d'un repas à la sortie du camp de concentration. Ton estomac le supportera-t-il ? Tu te frottes contre mes chevilles en levant vers moi ton regard suppliant. Quelques miettes, tentons. Tu manges avec une application concentrée. Après le repas j'ose d'un doigt effleurer ton pelage. Confiant tu bascules sur le dos, tu es une petite chatte, tu m'as adoptée. Je panique. Tu ne peux pas rester ici. Milou va rentrer. Milou, mon chien si doux qui a innocemment brisé le dos d'un chaton sous mes yeux la semaine dernière. Je te prends délicatement et te sors dans la ruelle qui dessert une demi-douzaine de maisons. Tu as bien une maman et un logis dans les parages, tu finiras certainement par rentrer chez toi. Mon voisin jardinier qui sait tout sur tout nous observe. Il prétend connaître sa propriétaire, dit que tu lui as échappé deux fois déjà, mais ne connaît ni son nom ni son adresse. Je rentre avec le sentiment du devoir accompli et retourne à mon ordinateur. Peu avant midi, je gagne la cuisine qui donne sur le jardin. Tu es assise derrière la porte vitrée de la cuisine. Nous nous observons mutuellement. Tu as une jolie robe qu'on appelle « Écaille de tortue » ou « Isabelle ». Comment es-tu entrée ? J'avais soigneusement refermé la porte. Un moment plus tard, je suis dans la chambre qui donne sur la ruelle et te voilà sur le rebord extérieur de la fenêtre ! Je retourne à mon bureau, côté jardin, et te revoilà derrière la vitre, curieuse. Faire le tour de la maison par l'étroit passage entre les fenêtres est pour toi un jeu. Ainsi, tu me tiens à l'œil et explores toutes les pièces de la

maison. Il faut absolument empêcher Milou de te sauter dessus. Je le fais entrer en tenant la laisse près de sa gorge. Le soir tu t'installes derrière la fenêtre de la salle à manger à l'heure du repas et nous regardes. Comment me débarrasser de toi ? Le lendemain matin tu es derrière l'entrebâillement des volets de la chambre. En attendant de trouver une solution, je vais t'acheter des mini-croquettes pour bébé chat. Le voisin omniscient me reproche mon attendrissement ridicule. Faire sortir Milou dans le jardin devient un sport. Il faut le brider et ne pas lâcher. On ne va pas pouvoir vivre comme ça. Je me renseigne sur toi dans le quartier. Rien. Je ne veux pas te nommer, tu dois rester anonyme. Pour la commodité je dis « la chatoune » en parlant de toi. Tu me régales de mimiques derrière les vitres et te frottes contre mes mollets dès que je sors. Milou à cause de toi ne peut plus sortir librement, toi à cause de lui, ne peux pas entrer. Vous vous épiez de part et d'autre de la porte vitrée. Tu as entrepris de séduire Milou. Tandis que tu lui adresses des regards enjôleurs, il penche la tête par saccades comme un jouet mécanique. C'est tendre. Étudie-t-il la manière dont il te brisera les reins ? Ma surveillance de la porte tourne à l'obsession.

Cette « chatounette » n'est pas n'importe qui, il faut en convenir. « Fil de féruste » sur la treille de la terrasse, championne de grimpe jusqu'au sommet de l'amandier centenaire, girouette sur la cheminée du toit, elle trouve des solutions aux situations les plus périlleuses, là où pour d'autres il aurait fallu appeler les pompiers.

Une nuit, Milou vient me tirer du lit en gémissant d'impatience, est-il malade ? Je le sens fébrile, il n'a jamais eu ce type de comportement ; il attend toujours mon réveil pour se manifester. Je me lève et le suis. La petite chatte derrière la porte vitrée miaule et fait des mines. Milou trépigne. Après une minute d'indécision je lui passe son collier étrangleur et sa laisse, en le tenant au pied pour ouvrir la porte. Téméraire, Chatoune fonce entre ses pattes, s'y frotte, leurs poils se touchent sans se hérissier, il la renifle, la laisse entrer, la suit et lui fait une place sur son matelas ! Le lendemain matin elle mange les croquettes du chien à sa barbe, dans sa gamelle ; il la regarde faire en se tenant à distance. Peu après on les voit courir côte à côte dans le jardin pour mettre en fuite les chats du voisinage.

C'est Chatounette qui après deux semaines rompt les relations idylliques avec Milou. Quand elle veut faire quelque chose, elle le fait sans hésitation ni crainte et nous met devant le fait accompli. Face à la menace de la patte qui surgit, il obtempère. Comment

réagir ? Cette chatte exagère ! Si je la pousse dehors le soir, Milou vient me réclamer de lui ouvrir la porte pendant la nuit. Pour avoir la paix, je cède, mais c'est lui qui ne l'a pas. Elle s'allonge sur son matelas de tout son long et au milieu pour l'empêcher de prendre place, il part se réfugier sous une table. S'il vient se blottir au pied de mon lit, elle s'installe sur ma poitrine. Sa petite fourrure soyeuse me communique une extraordinaire douceur, je sens battre son cœur, mais dès que Milou tente d'approcher, la griffe ! Lui, peureux et timoré n'insiste pas. Chatoune a pris tout pouvoir sur lui et décidé d'obtenir en sus l'exclusivité de ma personne. Elle multiplie les démonstrations de séduction à mon égard tout en n'hésitant pas à lui manifester des gestes de solidarité. Par exemple, si un morceau de viande ou de biscuit traîne sur le plan de travail de la cuisine, elle se sert, mais n'omet pas de faire basculer un morceau par terre à son intention. Nous vivons chez notre chatte et tâchons de nous accommoder de ses volontés.

Quatre mois plus tard, quand la saison des amours commence, notre minuscule et frêle chatoune attire les matous du quartier. Il y en a des blancs, des noirs, des gris, d'énormes chartreux, des angoras, de redoutables siamois. Il faut à nouveau ruser pour contrôler l'entrée. Nos fenêtres sont assiégées. Chatounette est à la fois terrorisée et attirée. Sortir pour faire ses besoins devient périlleux. Au bout de quelques jours, à l'heure propice, elle se laisse prendre par un matou aussi laid qu'agressif. Il la maintient sous lui entre ses griffes l'empêchant de se débattre et lui fait horriblement mal en la pénétrant. Elle souffre le martyr et geint, mais elle accepte. Quand le mâle satisfait déguerpit, elle est épuisée, mais un autre entêté gras et blanc qui attendait patiemment son tour le remplace. Soumise, elle consent. Comment ? Elle, soumise ? Le manège se reproduira trois fois la laissant en loques. Il paraît que les chattes peuvent porter en même temps des petits issus de plusieurs mâles.

Une fois l'affaire faite, les chats disparaissent comme ils sont venus et le ventre de Chatoune s'arrondit. Je lui installe un nid confortable et bien protégé dans la cuisine d'été et décèle un petit carreau de la fenêtre pour lui assurer le libre va-et-vient. Je place de l'eau et des croquettes à côté de sa couverture. Elle s'y installe. L'endroit semble lui plaire. Chatounette doit avoir six mois, c'est bien jeune pour devenir maman. Elle ne semble pas attristée par la perspective. Je l'admire pour sa force de caractère et son esprit de décision qui ont fait d'elle la reine de la maison.

À quelque temps de là, vers six heures du matin, je suis réveillée par une sensation d'humidité aux pieds. Je m'assois. Chatoune se trouve allongée au fond du lit avec trois bébés contre ses flancs : un noir, un blanc, une « écaille de tortue ». Elle finit sa toilette avec entrain à grands coups de langue, les bébés déjà tout propres dorment. L'accouchement s'est passé dans le plus grand silence. Le dessus de lit, la couverture et le drap sont maculés d'un mélange de sang et de liquide amniotique. Je suis scandalisée, mais Chatounette me regarde pleine de reconnaissance, elle me fait comprendre qu'elle est venue près de moi par sécurité, c'est une preuve de sa confiance absolue. En cas d'accouchement difficile, elle m'aurait alertée. Je me lève, prends les bébés sur le linge taché et me dirige vers la cuisine d'été. Elle me laisse agir sans crainte et suit. Tout le temps de l'allaitement, ils resteront serrés les uns contre les autres dans leur nid. C'est moi maintenant qui vais les voir. Je découvre en elle une mère vigilante, dévouée et très pédagogue. Le vétérinaire du quartier me conseille sur le régime alimentaire et m'instruit sur la question de la contraception des chats. La pilule présentant des risques cancérigènes, j'opterai pour l'opération. Tant que les petits seront allaités, elle ne risquera pas de nouvelles chaleurs. Plus longtemps elle les gardera auprès d'elle, plus ils deviendront vigoureux et performants.

Je commence à me mettre en quête de familles adoptives pour les petits, organisant des visites à domicile et acquérant un panier de transport pour effectuer les livraisons. Je pense qu'il me faudra me séparer de Chatoune aussi, car l'heure de mon déménagement approche. Je vais quitter cette maison et ce jardin pour un appartement exigu en ville. Je ne désire pas l'emprisonner. Nous sommes si liées toutes les deux que cette pensée d'une séparation prochaine m'affecte. La tentation de l'emmener m'assaille. Mais comment une petite chatte si agile et si libre survivrait-elle au changement ? Un mois avant mon départ, au moment où le dernier petit a été placé, une solution miraculeuse se présente. Notre voisin de droite a perdu son chat et reste inconsolable. Nous organisons une passation progressive. Il est convenu que je ne nourrirai plus Chatoune ; chaque soir je l'accompagnerai chez son nouveau maître dans la caisse de transport. Il l'enfermera à clef et lui donnera à manger.

Naturellement, le matin, quand son nouveau maître ouvre la porte, elle escalade le mur mitoyen et revient à la maison. Dans la journée, elle ne me quitte plus, s'installe sur la page blanche à l'endroit précis où j'écris en me regardant de ses yeux dorés qu'elle cligne en m'admirant. Il y a chez elle une affection réelle associée à un rapport de force

permanent. Le soir je la ramène. Au bout de trois jours je n'ai plus besoin de caisse, elle me suit chez le voisin comme le fait un chien. Elle connaît le programme et semble s'y conformer.

À partir de ce moment, nous entrons dans une nouvelle phase relationnelle où Chatounette me manifeste son dépit. Elle escalade toujours le mur le matin, mais ne m'approche plus, elle campe dans le jardin et feint de m'ignorer. Nous nous regardons à la dérobée, elle souffre, je souffre. « Chatoune je fais ça parce que je t'aime » je lui dis. Pour réponse elle me tourne le dos. « Comprends-moi, je veux que tu puisses continuer à grimper au sommet des arbres et à faire de l'équilibre sur la treille en surveillant les oiseaux. Je sais bien comment tu les surveilles les oiseaux, les deux colombes de notre voisin de jardin y sont passées cette semaine, tu n'as laissé que les plumes. Je t'ai vue bondir à la verticale sans élan et saisir l'oiseau en plein vol. C'est difficile à supporter, mais que dire ? Tu es un chat ». Mes discours t'agacent. Moi je pense qu'un jour de liberté vaut mieux qu'une vie emprisonnée. « Qu'en penses-tu, toi ? » Chatoune refuse le dialogue.

Je ne sais pas si tu m'as vue partir. Ton maître t'a tenue dans son appartement pendant que le camion de déménagement se remplissait. Adieu Chatoune, je ne t'oublierai pas.